

Souvenirs d'Auschwitz et Birkenau

Roman Rosdolsky

Source: Roman Rosdolsky, «A Memoir of Auschwitz and Birkenau» (1956), *Monthly Review*, Vol. 39, n°, 8 janvier 1988, pp. 33–38. Traduction et note MIA.

Cher rédacteur d'*Oborona* ¹

Je vous remercie d'avoir mentionné le « musée de la mort d'Auschwitz » dans votre journal. Permettez-moi de saisir l'occasion de votre publication pour partager avec les lecteurs d'*Oborona* quelques souvenirs concernant mon propre séjour dans le camp d'Auschwitz.

Le correspondant américain dont vous paraphrasez les propos s'est trompé sur un point : Auschwitz n'était pas seulement un « *camp de la mort* », mais aussi un immense camp de travail forcé, avec de nombreux camps annexes disséminés sur une superficie considérable, comptant en moyenne quelque 80 000 esclaves du Reich allemand. Il s'agissait d'un « État dans l'État » *sui generis*, avec toute une série d'entreprises industrielles, minières et même agricoles. Son objectif était d'exploiter le plus de travail possible des prisonniers qui y travaillaient, tout en dépensant le moins possible pour les nourrir. En ce sens, l'ensemble du camp était également une immense « usine de la mort » dans laquelle – surtout au cours de ses premières années d'existence (1940-1942) – le prisonnier ordinaire ne survivait pas plus de 3 ou 4 mois.

Heureusement pour moi, je ne fus interné à Auschwitz qu'au début de l'année 1943, au moment où le régime du camp central, Auschwitz proprement dit, où se trouvaient en moyenne 15 000 prisonniers, avait commencé à se relâcher. Cet assouplissement se manifesta surtout par le fait qu'à partir de mai 1943, les *Kapos*, *Blockaltester* et *Stubendienste* cessèrent d'avoir le droit de tuer impunément les détenus qui leur étaient subordonnés. Auparavant, ces meurtres étaient quotidiens. Les *Kapos*, etc. étaient des prisonniers, généralement des criminels professionnels, nommés par les autorités du camp pour diriger des groupes de travail et pour être responsables des baraquements dans lesquels nous vivions. Cette « réforme » fut principalement motivée par la pénurie de main-d'œuvre dont commençait à souffrir le Troisième Reich : les hitlériens décidèrent d' « économiser » le matériel humain encore apte au travail. Il est vrai que dans les premiers mois de 1943, on envoyait encore aux fours crématoires tous les infirmes, les vieillards, les convalescents du typhus, les personnes édentées ou aux jambes enflées.

J'ai moi-même été dans le camp « hôpital » et je passai par deux « classifications » au cours desquelles les médecins hitlériens examinaient les patients, envoyant plusieurs centaines d'entre eux à la chambre à gaz. Mais à la mi-1943, cette horreur particulière avait disparu pour nous et, par exemple, les soi-disant Aryens (non-Juifs) comme moi pouvaient se déclarer malades et se rendre à l'hôpital sans risquer la mort. En revanche, pour les malheureux Juifs – et seulement pour eux – cette réforme

¹ Ce texte fut initialement publié en ukrainien dans le journal de l'émigration socialiste ukrainienne « *Oborona* » en 1956.

ne s'appliquait pas. Plusieurs mois plus tard encore, nous assistâmes à l'horrible spectacle de dizaines de camions entrant dans le camp et sortant des centaines de personnes de l'hôpital, vêtues seulement de leur chemise, pour les emmener à la chambre à gaz.

Ainsi, comme je l'ai dit, le camp central d'Auschwitz I commença à devenir, au cours des années 1943-1944, un camp de travail nazi ordinaire comme Dachau, Oranienburg et Buchenwald. Mais à 3 km de nous se trouvait un grand camp annexe, Birkenau (en polonais *Brzezinki*), où les conditions de vie et de travail étaient à cent pour cent pires que les nôtres ; il disposait de chambres à gaz et de 6 crématoriums dans lesquels les gens étaient tués au gaz toxique et les corps brûlés jour et nuit. Là-bas, les portes de l'enfer hitlérien étaient toujours grandes ouvertes.

Avant même mon arrivée à Auschwitz, Birkenau avait « liquidé » 16 000 prisonniers de guerre soviétiques soigneusement sélectionnés : officiers de l'Armée rouge, commissaires politiques, communistes, intellectuels. Sur l'ensemble du convoi, seules 50 personnes survécurent. Là aussi, plusieurs dizaines de milliers de Polonais « récalcitrants » trouvèrent leur Golgotha. Et ce fut un gigantesque cimetière pour la population juive de presque toute l'Europe continentale.

En 1943 et 1944, des milliers de Juifs de Pologne, de Slovaquie, de Bohême, de Norvège, des Pays-Bas, de Belgique, de France et de Grèce arrivèrent par convois entiers à Birkenau. Seule une petite partie d'entre eux – des spécialistes de toutes sortes – fut choisie pour travailler dans notre camp et à Birkenau. Les autres, ainsi que toutes les femmes et tous les enfants, furent immédiatement gazés. Cela se passait quotidiennement et nous nous y habituâmes à ce point que nous commençâmes à considérer comme exceptionnels les jours où il n'y avait pas de convois de Juifs et où aucune flamme ne sortait des cheminées des fours crématoires.

Le lecteur se demandera peut-être comment je sais tout cela. Malheureusement, ce n'est pas seulement grâce à des conversations avec d'autres prisonniers, à Auschwitz et Birkenau. Je suis un témoin forcé. Du printemps 1943 à l'automne 1944, je travaillai comme menuisier au premier étage d'une grande usine, la *Deutsche Ausrüstungswerke*, qui se trouvait à mi-chemin entre le camp principal et Birkenau. Les grandes fenêtres de l'usine donnaient sur Birkenau. De là, nous apercevions, à des centaines de pas de nous, l'extrémité de la voie ferrée qui menait également à Birkenau et surtout les cheminées du crématorium. Nous n'avions aucun doute sur ce qui se passait au-delà des portes de l'enfer de Birkenau.

Il est inutile de raconter ici tout ce que nous avons vécu et à quel point nous avons vieilli au cours de cette année et demie. Je me contenterai de décrire la période la plus terrible, ce que l'on appella « l'action hongroise », qui se déroula au cours de l'été 1944.

Elle commença le 4 mai de cette année-là. Tous les deux jours, quatre ou cinq longs trains chargés de Juifs hongrois s'arrêtaient devant nos fenêtres. Ils étaient déchargés à la hâte et on leur retirait tous les ballots personnels qu'ils possédaient. Puis les SS arrivaient et divisaient les nouveaux arrivants en deux groupes, séparant les hommes des femmes et des enfants, ces derniers étant emmenés aux « douches », c'est-à-dire aux chambres à gaz. Immédiatement après, un groupe de travail spécial prenait les ballots, enlevait la nourriture et les vêtements, et cherchait l'argent et l'or. Les baraquements de ce groupe de travail étaient séparés de notre usine par une barrière en bois. Le groupe était composé de plusieurs dizaines de jeunes femmes détenues qui portaient un foulard rouge. Elles étaient autorisées à manger les denrées périssables qu'elles trouvaient dans les ballots. Ce sinistre groupe de travail était généralement connu sous le nom de « Canada ».

Dès la première semaine, le patio du groupe Canada fut rempli de hautes piles de ballots. Nous étions toujours tenaillés par la faim et les prisonniers les plus audacieux parmi nous commencèrent à voler ces ballots de l'autre côté de la clôture. Au même moment, la fumée commença à s'élever par vagues depuis les fours crématoires. Et ce n'est pas tout. Juste à côté de Birkenau, à notre droite, se trouvait une forêt de bouleaux (d'où le nom de *Brzezinki/Birkenau*). Un grand incendie se déclara dans

la forêt, les flammes alternant avec une épaisse fumée gris-jaune. Quelques jours plus tard, nous découvrîmes ce qui se passait : le crématorium n'étant pas en mesure de traiter des milliers de corps à la fois, une grande fosse avait donc été creusée dans les bois de Birkenau pour brûler les malheureuses victimes. Vers la fin du mois de mai, notre usine reçut une commande pour fournir à Birkenau une dizaine de crochets à pointe de fer de quatre mètres de long. Sur l'en-tête de la commande, que j'ai lu de mes propres yeux, on pouvait lire : *Ungarische Aktion* (« Action hongroise »). Il est vrai qu'aujourd'hui, des deux côtés du « rideau de fer », on conçoit et on produit des bombes capables de détruire et de pulvériser le même nombre de personnes en une minute. Mais le Troisième Reich ne connaissait pas encore les bienfaits de la technologie moderne.

Comment toutes ces horreurs affectèrent-elles la vie de notre équipe de travail ? Imaginez des rangées de tables devant lesquelles se tenaient nos charpentiers aussi tristes qu'il est possible de l'être et « plus sombre que la terre noire » – pour la plupart des Juifs français et des Polonais. Personne ne parlait. Tous les regards étaient tournés vers les forêts de Birkenau et les fours crématoires. De temps en temps seulement, quelqu'un riait amèrement, hystériquement, puis essayait ses larmes. Il était impossible d'ouvrir la fenêtre, car l'air était complètement imprégné de l'odeur intolérable et suffocante de la chair brûlée. « *Ich rieche, rieche Menschenfleisch* » (« Je sens, je sens la chair humaine »), me disait mon ami Ludwig, un Autrichien, en reprenant les mots de la sorcière d'un des contes de Grimm. Seulement, la sorcière sentait l'odeur de deux enfants dans l'air et nous, nous sentions l'odeur de cadavres brûlés, de milliers de cadavres.

Mais la nature humaine est coriace, étonnamment coriace. Jour après jour, nous allions à l'usine, nous contemplions l'incandescence sanglante des forêts de Birkenau et aucun d'entre nous ne devint fou, aucun ne se suicida. Mais avions-nous le moindre espoir d'échapper à la mort dans la chambre à gaz ? Après tout, nous étions les témoins de l'un des plus grands crimes de l'histoire de l'humanité ! Un de nos charpentiers me dit : « *aujourd'hui c'est eux* (les Juifs hongrois) *demain c'est nous* (les spécialistes juifs du camp) *et après-demain c'est vous* (tous les non-Juifs) ». Et cette issue nous paraissait la seule rationnelle du point de vue des hitlériens, la seule possible : comment se débarrasser autrement des témoins de leur crime ? Seul un faible espoir a pu naître dans certains de nos cœurs : que l'effondrement du Troisième Reich surprenne ces bêtes avant qu'elles ne puissent achever leurs plans et qu'au dernier moment, la peur du châtement les retienne. Mais pendant tout le mois d'août, nous avons dû creuser nous-mêmes une grande fosse dans le camp central, comme celle qui avait été creusée dans les bois de Birkenau. Officiellement, elle s'appelait *Luftschutzkeller* (abri antiaérien), mais pas un seul prisonnier dans tout le camp ne se laissait tromper par ce nom.

Pour moi, l'enfer d'Auschwitz a pris fin de manière inattendue. Dans les premiers jours de septembre, je fit partie d'un convoi de prisonniers polonais et soviétiques qui devaient être envoyés d'Auschwitz à Ravensbrück, près de Berlin. Lorsque nous fûmes entassés comme du bétail dans les wagons, nous pensions encore que nous étions destinés à Birkenau, aux chambres à gaz. Mais notre train se dirigea vers l'ouest et la lueur des fours crématoires disparu de notre champ de vision. Nous commençâmes à respirer de l'air frais, sans poison. Et même si nous savions que la mort attendait tous les prisonniers dans les camps d'Hitler, nous n'en étions pas moins heureux comme des enfants car nous étions arrachés à l'enfer d'Auschwitz.

Pourquoi écrire cela ? Pourquoi rouvrir des blessures ? Permettez-moi de rappeler un petit épisode. C'était dans le camp, un dimanche après le déjeuner. Un groupe de prisonniers, allongés sur leurs couchettes, parlaient de la fin de la guerre, qu'ils espéraient proche. Un jeune Polonais, Kazik, se tourne vers un prisonnier plus âgé, qu'ils appellent tous « le professeur », et lui demande : « *Professeur, qu'arrivera-t-il à Auschwitz après la guerre ?* »

« *Que pensez-vous qu'il va se passer ?* », répond le professeur. « *Nous rentrerons chez nous !* » « *Ne dites pas de bêtises, professeur* », dit Kazik, « *aucun de nous ne sortira vivant d'ici.* » « *C'est vrai* », dit le professeur. « *Mais les vivants ne doivent pas perdre espoir* [paroles du poète polonais Juliusz Stowack]. *Quant à Auschwitz lui-même, la nouvelle Pologne construira un grand musée et,*

pendant des années, des délégations venues de toute l'Europe le visiteront. Sur chaque pierre, sur chaque chemin, ils déposeront une couronne de fleurs : parce que chaque centimètre de cette terre est trempé dans le sang. Et puis, quand les baraquements s'effondreront, quand les chemins disparaîtront sous les herbes et qu'ils nous auront oubliés, il y aura de nouvelles guerres, encore pires, et des atrocités encore plus grandes. Car l'humanité se trouve devant deux possibilités : soit elle en sort avec un ordre social meilleur, soit elle périt dans la barbarie et le cannibalisme ».

Ce malheureux professeur ne faisait que répéter les paroles déjà prononcées par le penseur socialiste Friedrich Engels il y a 80 ans ². Il les avait entendues à maintes reprises avant la guerre. Et qui aujourd'hui, après Auschwitz, Kolyma et les bombes atomiques, peut douter de la véracité de ces paroles ?

2 Il s'agit de la préface d'Engels (1887) à la brochure de Sigismund Borkheim «(...) Et enfin, il n'y aura plus pour la Prusse-Allemagne d'autre guerre possible qu'une guerre mondiale, et, à la vérité, une guerre mondiale d'une ampleur et d'une violence encore jamais vues. Huit à dix millions de soldats s'entr'égorgeront ; ce faisant, ils dévoreront toute l'Europe comme jamais encore ne le fit encore une nuée de sauterelles. Ce sera les dévastations de la guerre de Trente ans, condensées en trois ou quatre années et répandues sur tout le continent : la famine, les épidémies, la férocité générale, tant des armées que des masses populaires, provoquée par l'âpreté du besoin, la désespérante confusion de fonctionnement du mécanisme artificiel régissant notre commerce, notre industrie et notre crédit ; et enfin la banqueroute générale. L'effondrement des vieux États et de leur sagesse politique routinière sera tel que les couronnes rouleront par douzaines sur le pavé et qu'il ne se trouvera personne pour les ramasser. Il est absolument impossible de prévoir comment tout cela finira et qui sortira vainqueur de la lutte ; un seul résultat est absolument certain : l'épuisement général et la création des conditions nécessaires à la victoire finale de la classe ouvrière. » (Note MIA.)